

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

~~~~~

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

~~~~~

DANS CE TEMPS SURTOUT.

Dans beaucoup de familles, on ne s'intéresse pas assez à la chose publique.

Nous voici en temps d'élection. On parlera beaucoup, sans aucun doute. Prierà-t-on beaucoup? Il est permis d'en douter.

Les députés exercent une sorte de souveraineté, ce sont de petits rois, dépendents si l'on veut, mais munis de grands pouvoirs.

Il importent donc énormément au peuple que le choix des députés soit bien fait.

On devrait, dans chaque famille, en ce temps d'élection, ajouter à la prière du soir un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie* pour que le bon Dieu nous donne avant tout des députés consciencieux et véritablement catholiques. Il faut demander spécialement à celui de qui relèvent les empires que les voteurs soient guidés par le bien du pays et non par l'ignoble esprit de parti.

F. A. B.

IDYLLE DANS LES MERS DE NORVÈGE.

(Pour La Famille)

L'équipage du "Finistère," après avoir relâché pendant quelques jours le long de la côte, levait l'ancre pour aller pêcher la baleine dans les eaux septentrionales de la Norvège.

"Mon père, voyez-vous ce canot, s'écria Yvon, le fils du capitaine, en étendant la main vers la mer ?"

Fort, souple et de taille bien prise, Yvon était le type achevé du matelot breton. La petite embarcation qu'il avait signalée ne tarda pas à accoster le navire. Le vieux pêcheur Reymer qui la montait avec Marie, sa fille adoptive, avait besoin de cordages. Pendant qu'il prenait ses arrangements avec le capitaine, Yvon et sa tante purent admirer à loisir les grâces simples et pures de la jeune fille et la tournure à la fois enjouée, sérieuse et positive de son caractère. Avec le temps, il s'établit entre les deux familles les relations que le partage de la même vie et des mêmes périls rendit de plus en plus intimes. Au bout de quelques mois, Mlle Trégonce ne se gêna pas pour dire à son frère, en lançant à son neveu un regard malin et plein de sous entendus, que cette jeune fille semblait destinée à faire le bonheur de celui qui l'aurait pour femme. Il y avait dans tout ce qui s'était passé, lui semblait-il, un ensemble de circonstances providentielles. Elle avait du reste un grand respect pour tout ce qui lui semblait être dans les desseins de la Providence. Yvon, du reste, n'était pas à l'âge où certains marmots font les choses à contre-temps.

Mlle Trégonce savait pourtant bien que son frère, en homme de son siècle, avait d'autres projets pour son fils. Il voulait le marier à la fille d'un riche armateur retiré à Brest. Aussi le capitaine ne dissimula-t-il pas son mécontentement en voyant sa sœur favoriser une union qu'il regardait comme une mésalliance.

"Renonce à cette folie, dit-il un jour à son fils, après avoir écouté avec un courroux toujours croissant, ses confidences.

“ Tu n’obtiendras jamais mon consentement. J’aimerais mieux “ quitter sur le champ ces parages. ”

A partir de ce moment, Yvon devint triste et mélancolique. Deux ou trois fois, le harpon qu’il ançait maintenant d’un bras moins sûr, semblait laisser échapper sa proie, à la grande colère de son père qui ne lui ménagea pas les plus amères plaisanteries.

Un jour, l’équipage aperçut une énorme baleine dont la capture devait rapporter plusieurs centaines de barils d’huile :

—“ Allons, Yvon, à toi cette belle prise ! dit le vieux Trégonce. ”

Le jeune homme tourna vers lui un œil morne et lança si négligemment le harpon qu’il effleura à peine le dos du monstre.

“ Cette Norvégienne maudite t’a jeté un sort, rugit le capitaine furieux. Tu ne la reverras plus ! ”

Pour comble de malheur, un brouillard épais s’abattit sur l’océan, de sorte qu’il fallut renoncer à poursuivre l’animal et l’équipage dut regagner le navire en sautant sur les bancs de glace.

Dès le lendemain, Trégonce fit faire les préparatifs du départ et le vaisseau, poussé par un vent favorable, cingla vers la haute mer. Au milieu de la brume épaisse qui couvrait l’océan, il fallait une vigilance de tous les instants pour empêcher le navire d’aller se briser contre les glaçons. Il avait à peine filé quelques nœuds que l’on vit se détacher le petit canot de Marie Reymer.

—“ Virez de bord ! ” commanda Yvon.

—“ Non, en avant, riposta le capitaine d’une voix tonnante. ”

—“ Mais, mon père, ... voulut protester le jeune homme. ”

—“ Il vaut mieux que tu ne la revoies pas, interrompit durement Trégonce. ”

Sur ces entrefaits, il s’éleva soudain une violente bourrasque.

“ Marie va périr, s’écria Yvon. Elle ne pourra jamais regagner la côte avec un tel vent. Mon père, laissez-moi aller à son secours. ”

Le capitaine qui, maintenant, se repentait de n’avoir pas

laissé la jeune fille monter à son bord accéda à cette demande.

“ Je ne sais pas si tu pourras la retrouver. En tout cas, je tirerai un coup de fusil pour te faire connaître le moment de revenir. ”

Yvon monta dans un canot avec cinq matelots déterminés qui partirent en ramant vigoureusement. Après une course et des recherches prolongées, Yvon s'approcha d'un monticule de glace et, se penchant sur ses avirons, poussa un cri de désespoir : il venait d'apercevoir le canot de Marie renversé. Au même moment on entendit un coup de fusil :

“ Je ne retourne pas au vaisseau, dit le vaillant Breton à ses compagnons. Tout espoir au moins dans la bonté du Ciel, n'est pas encore perdu. Si Marie a pu se réfugier sur un banc de glace, il faut aller la délivrer. ”

Deux marins qui ne s'étaient pas senti le courage d'aller plus loin, revinrent au vaisseau dans le canot de la jeune fille. En apprenant la résolution de son fils, le capitaine tomba dans une inquiétude poignante. Pâle comme un mort, il arpenta le pont, sa lunette à la main.

Enfin le brouillard disparut et le vent tomba. Le vieux Trégonce se mit alors à sonder l'horizon de tous les côtés, mais sans apercevoir la silhouette du canot dans lequel s'était embarqué son fils. De longues heures s'écoulèrent dans cette attente cruelle. Par une poignante ironie le ciel brillait de son plus bel azur et le soleil était radieux.

— “ Qu'aperçois-je, dit tout-à-coup Mademoiselle Trégonce, en montrant du doigt des objets qui flottaient sur l'eau. ”

— “ Des tronçons de rames, s'écria avec désespoir son frère. Le canot est brisé et mon fils englouti ! ”

— “ Espérons mieux de la bonté divine, ” reprit la tante d'Yvon, qui avait peine à dissimuler son angoisse. ”

Pendant tout le reste de la journée qui parut long comme un siècle, aucun indice ne vint dissiper ni confirmer les craintes. Mais, vers le soir, le lugubre silence qui planait sur l'équipage fut interrompu par le cri joyeux que poussa un matelot posté sur le grand mât de hune :

“ Un point blanc sur la glace à l'avant ! ”

Le capitaine braqua sa longue vue vers le point indiqué.

— “ C'est la jeune Norvégienne, dit-il, je la vois debout et agitant son mouchoir en guise de signal. ” Son visage qui s'était rasséréiné, se rassombrit aussitôt : “ Je suis content qu'elle soit sauvée... Mais mon fils ?... ” Il éleva de nouveau sa lunette sans rien découvrir, Marie était seule. “ Mon malheur est certain. Yvon n'est plus, s'écria l'infortuné père ! ”

L'équipage fit avancer le vaisseau à travers les bancs de glace avec des précautions inouïes et le capitaine eut toutes les peines du monde à diriger un canot, mis à la mer, sers le bloc de glace où la jeune fille, enveloppée dans ses fourrures, était toujours debout. L'embarcation n'en était plus qu'à une dizaine de mètres, après avoir tourné un banc de glace fort élevé, lorsque Trégonce poussa un cri de surprise en apercevant une baleine morte dont le cadavre émergeait à l'avant. On vit, en même temps, surgir quatre hommes occupés à fixer autour d'un pic de glace une corde à l'autre bout de laquelle était attaché le monstre.

— “ Le ciel soit béni, mon fils est sauvé, s'écria le vieux marin transporté de joie en serrant Yvon sur son cœur. Mais voilà bien, si je ne me trompe, la bête que tu as manquée hier ? ”

— “ Oui mon père et vous pouvez remercier Marie, car, sans elle, nous n'aurions pas fait cette belle capture. Après que le vent fut tombé, nous retrouvâmes celle que nous croyions engloutie, sur un gros bloc, où elle avait pu se réfugier, avant qu'un énorme glaçon vint renverser son canot. Au même moment, nous aperçûmes la baleine à l'avant. Quel malheur m'écriai-je, que nous ne puissions pas la harponner ! — Ne vous occupez pas de moi, dit Marie, j'ai plus d'une fois accompagné mon père à la pêche à la baleine. — Mais nous ne sommes pas assez de monde, répliquai-je, et il nous faudrait un pilote. — Eh bien ! ce sera moi, riposta la vaillante jeune fille en saisissant le gouvernail. — Nous marchâmes alors sur le monstre que je harponnai, sans parvenir à le tuer. Si notre

“ charmant pilote n’avait pas manœuvré avec autant d’habileté pour me permettre d’achever la bête à coups de lance, l’animal nous aurait encore échappé. Mes hommes perdirent leurs avirons qui furent brisés et notre canot fut si sérieusement endommagé qu’il nous fallut sauter sur le gros bloc où vous nous avez retrouvés en train d’attacher notre proie. ”

—“ Vous avez fait preuve d’intrépidité, Marie, dit le capitaine. Comment pourrais-je vous récompenser ? ”

La jeune fille, sans répondre, tourna en rougissant les regards vers Yvon.

—“ Fille de marin et pilote comme vous l’êtes, vous étiez prédestinée à devenir la femme d’un marin. Ce serait aller deux fois contre la volonté du Ciel que de vous refuser l’un à l’autre ! ”

.....

Quand le “Finistère” retourna en France, ramenant le jeune couple, le capitaine Trégonce apprit que la fille de l’armateur avait perdu patience et épousé un riche négociant.

A. GAUDEFROY.

PENSEES EN VOYAGE.

II

CAPACITÉ D’AIMER.

(Pour La Famille)

La valeur des hommes se mesure par leur capacité d’aimer. L’amour pousse à l’action, mais le génie peut être sédentaire et inutile. Les admirables dévouements qui étonnent le monde viennent du cœur comme les “grandes pensées.”

Donc l’homme vaut tant qu’il peut aimer ; quand cette capacité s’éteint en lui il n’est plus qu’une machine intelligente inférieure à la brute qui peut aimer.

Si l’enfer de l’autre monde s’explique par l’absence de l’amour, l’enfer de ce bas monde se révèle aussi par le manque d’amour.

Le plaisir de travailler et de prier cesse lorsque le besoin d'aimer disparaît. L'amour c'est l'expansion au dehors de ce qu'il y a de meilleur, de plus doux et de plus fort dans l'âme.

Cette puissance mystérieuse vient de Dieu et quoique ne trouvant rien ici-bas pour la satisfaire, cherche son infini à travers les objets créés qui n'ont pas encore perdu entièrement le cachet de la divinité.

Ce pauvre monde comme l'on dit serait bien pauvre si on n'y rencontrait l'amour d'une mère, d'un époux, d'un enfant, d'une âme—et des âmes pour le prêtre.

Plus l'amour est humain plus il tient à se particulariser et à se localiser ; plus il est divin, plus il devient universel et va toujours en haut en se purifiant.

Cette épuration de l'amour est le secret des âmes héroïques et des œuvres solides. Cette transformation des sens en un acte pur de l'âme, ce profond mystère du cœur humain qui tout plein de son objet sait cependant se diriger, se régler et peut tout à la fois mourir pour lui, ou s'en détacher au premier ordre divin, tout cela nous fait sentir combien était faible la nature humaine en s'épanouissant des mains de son créateur.

Aime, ô mon âme ! malgré les taches et les platitudes de ce monde fini et corrompu. Aime toujours et toujours de plus en plus, ce monde qui ne sait pas aimer mais qui a besoin d'amour.

Il y a des centaines d'âmes entraînées par un amour qui leur ravit jusqu'à la capacité d'aimer et qui les souille en les tuant, à ces âmes donne le zèle brûlant d'une charité sacerdotale ; Il y a des centaines de malheureux qui n'ont jamais savouré le baume d'une affection réelle et pure : pour ces âmes ulcérées conserve toute la tendresse de ton cœur.

D'autres cœurs plus heureux s'en vont à travers le monde forts et purs comme des cygnes, rien ne peut arrêter l'essor de ces natures créées pour se consumer rapidement en s'élevant toujours. Comme Thérèse de Jésus ils se meurent de ne pouvoir mourir.—Vers ces âmes privilégiées allons chercher la force et le feu sacré qui garderont en nous malgré les tempêtes du monde la capacité d'aimer.

E. PICHIÉ, Ptre.

LE PETIT DOIGT DE MAMAN.

L'autre jour, j'étais en colère ;
J'ai frappé ma petite sœur
Bien fort !... puis je l'ai fait se taire,
Car elle criait de frayeur.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cependant maman l'a su.....

Par qui ? par quoi ?...

Serait-ce par son petit doigt ?
Ce petit doigt, grande merveille,
Comme nous lui parle à l'oreille ;
Oui, que je sois sage ou méchant,
Il rapporte tout à maman.
Croiriez-vous bien qu'à notre porte,
Un pauvre se mourait de faim...
J'avais un sou, je le lui porte,
Et je lui donne aussi mon pain.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cependant maman l'a su.

Par qui ? par quoi ?...

Le mien, comprenez-vous la chose ?
N'est pas de moitié si savant ;
Jamais il ne parle, il ne cause,
J'ai beau l'interroger souvent ;
Pourtant, puisqu'il est avec moi,
Ce que je fais, vite il le voit !
Serait-il sot, mon petit doigt ?
Non !..... Mais peut-être qu'à l'oreille
Il ne peut me conter merveille,
Parce qu'il manque aux doigts d'enfants,
Le cœur, qui dit tout aux mamans.

VICTOR DE LAPRADE.

EN EUROPE : PAR CI PAR LÀ

AU HAVRE (Suite)

La voûte des cieux s'élève sur nos têtes comme une coupe renversée dont les bords reposeraient sur la mer aux limites de l'horizon. Ce matin, le fond de la coupe est tellement incrustée de nuages blancs comme laine, qu'on n'en voit l'azur que ça et là, à travers des déchirures bizarres. La mer, ni calme, ni bouleversée, sans surface unie, sans vagues déterminées, ressemble à une vaste masse de plomb, mouvante, sinuante. La masse devient d'argent lorsqu'un rayon de soleil s'échappe à travers les nuages et la rend tellement luisante que l'œil n'en peut supporter l'éclat.

Notre vaisseau trace son sillon, ferme et solide, en laissant derrière lui une longue trainée d'azur, de vert et d'émeraude, en rejetant de chaque côté deux vagues de bouillons blancs et d'écume spongieuse : le flot se brise, se heurte et jaillit en aigrettes de cristal.

Des goélands, au blanc plumage, montant, descendant, rasant la surface des eaux, se perdant dans les hauteurs de l'espace, nous accompagnent, attendant les miettes qu'on leur jette de la cuisine après chaque repas. Ils feront le voyage du Havre. Quand ils sont fatigués ils se reposent un instant sur le sol liquide, puis reprenant leur vol, ils nous rejoignent à tire d'aile.

J'ai compté jusqu'à cinquante de ces habitants de la mer et des airs, qui nous font cortège : ils animent et égaiant le paysage : ainsi le vent la bonté de Dieu, qui fait tout pour le service ou la jouissance de l'homme ; et l'homme serait assez ingrat pour ne pas tout retourner à Dieu !

Il paraît que nous sommes à bord une soixantaine de passagers de première. Je n'ai encore fait aucune connaissance. Seulement je me suis aperçu qu'il se parle parmi nous trois langues : le français, l'anglais et l'espagnol.

Je me trompe, j'ai rencontré une vieille connaissance très-intime avec laquelle j'ai déjà fait un voyage en Europe, Mgr

Labelle, curé de St Jérôme. A la gare Bonaventure, à Montréal il vient au-devant de moi et me dit : où allez-vous ? — En Europe. — Moi aussi. Par quelle ligne ? — La ligne française ? Moi aussi. Quel vaisseau prenez-vous ? — La Normandie. — Moi aussi. Quand partez-vous pour New-York ? — Ce soir. — Moi aussi. A quelle heure ? — A 4½ heures par le "*Delaware et Hudson*". — moi, je pars à quatre heures et vingt minutes par le Vermont central. — Bonjour. — Bonjour.

A New-York je venais de prendre une chambre à *Palace Hotel*, en face du Quai de la compagnie française, que Mgr Labelle arriva. Bonjour, bonjour. Nous déjeunâmes ensemble, puis je partis pour visiter la ville, le laissant à sa pipe et à sa correspondance. Le soir nous nous retrouvâmes à bord. Hier il est venu passer une couple d'heures à ma chambre, pendant que je gisais, tout démantibulé, sur mon lit ; et sa présence a beaucoup contribué à me faire passer ce long jour sans ennui.

Je suis heureux de sa compagnie. C'est un homme plein d'idées, qui ne suit pas les sentiers battus, qui a beaucoup fréquenté les hommes, et avec qui il est toujours agréable et même utile de converser.

C'est aujourd'hui dimanche, fête bien calme dans les flancs de la Normandie ; pas de messe, pas de vêpres. Seulement j'ai tâché de faire plus pieuses mes prières et méditations. Cependant j'étais là, à ma place, au chœur, dans l'église de St Lin, à 10 heures et à 2½ heures ; j'assistais d'esprit aux offices de la paroisse. J'ai peut-être plus pensé à ces bons paroissiens de St Lin qu'ils n'ont pensé à moi. N'importe j'ai prié pour eux, c'est mon devoir et j'en suis content.

L'évangile d'aujourd'hui raconte que Jésus a été perdu dans le temple, et qu'au bout de trois jours la Ste Vierge l'a retrouvé. Cela peut vouloir dire que les mères de St Lin, qui ont perdu leur fils, avant trois mois, le retrouveront.

Saint Paul, dans l'épître d'aujourd'hui s'exprime comme suit : "Je vous recommande, dit-il aux Romains, Phébée notre sœur, " qui est employée au service de l'église et qui demeure à Ce-

“ nehra, afin que vous la receviez au nombre des fidèles serviteurs du Seigneur, et que vous l’assistiez en tout ce dont elle aura besoin de vos services, car elle s’est rendu utile à un grand nombre et à moi-même. ” Après un tel exemple, je n’ai pas de scrupule de recommander à tous mes amis notre sœur P....., car elle me rend un grand service.

Lundi, 13 janvier. — Nous traversons un courant plus froid, mais d’un froid qui n’est ni vif, ni fatigant. Les nuages épais couvrent le ciel, abaissent la voûte éthérée au-dessus de nous, et autour de nous retrécit le cercle de l’horizon. La mer sombre, noire n’est moustachée que ça et là de frisons blancs, qui naissent et disparaissent presque aussitôt. L’atmosphère est pénétrée d’une teinte de tristesse, qui me va bien.

Qu’il fait bon, chaudement emmitonné, chaudement encapoté, de s’étendre nonchalamment sur une chaise longue sur le tillac, de respirer les salins, de ne penser à rien du tout, de languir amoureuxment dans la présence de Dieu. C’est bien moi que le bon Dieu a transporté sur ce vaste océan, pour en jouir, pour l’admirer, moi qui a été élevé dans l’intérieur des terres, dans la côte St-Jean. Où sont mes amis d’enfance ? nous étions égaux, alors, et nous partagions les même jeux, croyant devoir partager le même avenir. G... manie la varlope et bâtit des maisons. S... cultive sa terre, et est devenu veuf. O..., qui me battait avec sa grande hart, a dissipé son bien et est devenu homme de cour à Montréal. Dieu m’a choisi pour être prêtre. Qu’avais-je fait pour le mériter ? Rien. Pure prévenance de sa bonté. Non-seulement il m’a élevé à son sacerdoce ; il a voulu me mêler au mouvement intellectuel, politique et religieux de mon pays. Que faire pour lui témoigner ma reconnaissance ? Mon possible pour conduire à bonne fin les affaires qu’il m’a confiées par le ministère de mes supérieurs. Quand l’homme a fait son possible, Dieu se charge du reste. Le travail est à nous, le succès à lui. Nous servons un bon maître qui se contente des intentions et d’efforts, et qui récompense nos maladresses

comme nos finesses, pouvu qu'elles partent d'un esprit droit et d'un cœur sincère.

Ah ! bénissez le Seigneur, œuvres du Seigneur. *Benedicite, opera Domini, Domino*. Bénissez-le, mer terrible ; vent qui soufflez de l'aquillon ; navire mu par des forces secrètes ; nuages sombres ; oiseaux voyageurs qui attendez de sa bonté la nourriture qui vous soutient ; passagers qui vivez sur le sein de l'abîme, dans la sécurité et l'abondance ; mais surtout vous, prêtres du Seigneur, dont la vocation est sainte, dont la mission est haute.

Bénissez-le aussi, mère chérie, parce-que Dieu vous a fait l'existence aisée, honorable, tranquille et sainte.

Mardi 14 janvier.— Cette nuit nous avons été bercés de la belle manière. Heureusement que nous n'avions que le roulis, lequel produit moins vite le mal de mer. Sur le Circassian, qui nous traversa en Europe, il y a cinq ans, les lits étaient plus étroits ; nous n'avions qu'a mettre un capot plié sur l'oreiller à côté de notre tête, et nous nous trouvions emboîtés comme des cadavres dans un cercueil. Roule vaisseau, et nous étions solides. Ici les couchettes sont plus larges ; pendant plusieurs heures je voyageai d'un côté à l'autre au risque de faire un saut de carpe sur le plancher. Enfin en désespoir de cause, je m'attachai à la barre du lit, et je pus dormir, réveillé en sursaut de temps en temps par une vague plus grosse que les autres, tombant à plat sur le pont du vaisseau.

Ce matin, la mer est un peu calmée. J'ai pu me hisser sur le tillac et je vous écris attaché sur un siège à l'abri du vent, nous n'avons pas une tempête, pas même un grain ; c'est un grand vent régulier qui soulève de grosses vagues longues, lesquelles s'en vont roulant, se dandinant, séparées par des caves profondes, se poursuivant les unes les autres comme des collines qui se mettraient à jouer à l'attaque.

J. B. PROULX, Ptre.

(A continuer.)

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE CINQUIÈME (Suite).

Par les soins intelligents de Catherine, la pauvre fille revint bientôt à la vie mais heureusement elle ne reprit pas assez de connaissances pour pouvoir s'informer de son enfant. Catherine lui fit avaler quelques gouttes du thé chaud que Jacques avait réussi à préparer. Le remède eut presque immédiatement son effet et Henriette à la grande satisfaction de sa bienfaitrice, s'endormit d'un profond sommeil qui parut devoir se prolonger jusqu'au matin.

C'était au sens de Catherine ce qui pouvait arriver de mieux ; aussi pleinement satisfaite elle alla rejoindre dans l'autre pièce son mari et les enfants, abandonnant ainsi pour la nuit, à sa patiente, la seule chambre à coucher qu'il y eut dans la maison.

Lorsque Henriette s'éveilla le lendemain, il était déjà tard. Sa première pensée fut pour son enfant et son premier mouvement pour le chercher. L'absence de la petite créature qui avait coutume de reposer si doucement près d'elle lui rappela les tristes événements de la veille. Elle se mit sur son séant et la douleur lui arracha un cri aigu.

Attentive aux moindres bruits dans l'autre appartement, Catherine parut aussitôt. Abordant avec délicatesse le pénible sujet, elle expliqua à Henriette que des arrangements avaient déjà été pris pour la sépulture du pauvre petit le jour même. Henriette écouta passivement, sans faire de question et sans même avoir l'air de comprendre. Pour la retirer de cet état d'insensibilité, Catherine alla chercher l'enfant qu'elle plaça sur le lit de la mère. Henriette le prit dans ses bras, le contempla en silence et peu à peu l'expression de sa figure pâle et impassive s'anima. A la fin, elle serra contre son sein la froide dépouille de l'enfant et éclata en sanglots. Catherine crut ces larmes de bon augure et pour ne pas les empêcher elle s'éloigna et laissa à elle-même sa pauvre patiente.

Quand elle revint une heure après, elle vit qu'Henriette avait lavé soigneusement son enfant, avait arrangé sa robe et l'avait placé près d'elle à une petite distance sur le lit. Ah ! voilà qui est bien, admirable, dit la charitable Catherine, sur un ton d'encouragement. Le Seigneur a voulu vous le ravir, mais aussi c'est lui qui est le maître. D'ailleurs j'ai toujours entendu dire que Dieu cueille de préférence les jeunes fleurs et tel était bien ce bel ange, ajouta-t-elle en fixant avec tendresse son regard sur la blanche figure de l'enfant, fidèle et délicate reproduction de la beauté de sa mère. Oui, c'était une fleur épanouie que Dieu aimait et qu'il a cueillie pour la transplan-

ter au ciel. Ainsi, Acushla (1), embrassez-le encore une fois avant que je l'emporte. Surtout ne regrettez pas le sort de ce petit ange de Dieu. Et que serait-il devenu ? Que deviendriions-nous-mêmes, ajouta-t-elle comme pour corriger ce qui aurait pu paraître une allusion aux fautes d'Henriette ? Que deviendraient les meilleurs d'entre nous, si nous n'avions pas pour nous consoler de cette misérable vie, l'espérance d'une vie meilleure.

La douleur et l'épuisement avaient rendu Henriette soumise. Elle embrassa passionnément son enfant et permit à Catherine de l'emporter. Elle pleura ensuite jusqu'à ce qu'elle tombât de lassitude et s'endormit de nouveau.

Pourtant lorsque la maîtresse de la maison rentra, Henriette était debout et venait de compléter son humble toilette. Catherine la fit approcher du feu, et se mit elle-même à sa besogne journalière auprès de sa cuve de blanchisseuse.

Pendant plus d'une heure Henriette demeura assise en silence, immobile comme une statue, mais de temps en temps de grosses larmes s'échappaient de ses yeux et coulaient lentement le long de ses joues. Elle rompit enfin le silence et dit tout-à-coup :

Il y avait ici un homme hier soir si je ne me trompe. Est-ce votre mari ou si vous êtes veuve ?

Veuve ! Dieu m'en garde, reprit solennellement Catherine. Que ferions-nous moi et les enfants, sans le cher homme qui est à la tête de la maison ?

Alors où est-il ? demanda Henriette je ne l'ai pas vu ni entendu de la journée.

Il est à son travail depuis le point du jour, répliqua Catherine. Mais il va rentrer bientôt, ajouta-t-elle, pensant qu'Henriette désirait le consulter sur ce qu'elle avait à faire. Il ne saurait tarder, car il est toujours ici à six heures pour prendre son thé.

Henriette se leva précipitamment et jeta son châle sur sa tête et sur ses épaules.

Allons, qu'y a-t-il alannah ! Qu'avez-vous encore ? demanda Catherine craignant de voir se renouveler la scène de la veille. Si c'est Jacques que vous voulez voir, il sera ici dans un instant. Inutile d'aller à sa rencontre. Je ne sais moi-même par quelle rue il doit revenir ce soir.

A sa rencontre ? je ne veux pas le rencontrer, reprit Henriette sèchement ; je veux l'éviter.

Ah ! et pourquoi donc, demanda Catherine ? Pourquoi ne le verriez-vous pas ? Mais Jacques n'a pas plus de malice qu'un poussin. C'est un tendre cœur et un honnête homme et certes jamais femme ne put trouver mieux pour époux et pour père de ses enfants.

Femme, avez-vous oublié ? s'écria Henriette d'une voix sauvage. Ne vous l'ai-je pas dit hier soir ? Quel honnête homme voudrait me souffrir dans sa maison.

La figure de Catherine prit une expression étrange. Il y eut comme un combat dans son âme. Elle déposa dans le berceau son en-

fant qu'elle venait de prendre dans ses bras, regarda autour d'elle pour s'assurer que les autres enfants plus âgés n'étaient pas dans l'appartement, puis prenant Henriette par la main, elle la contraignit presque forcément de se rasseoir et s'agenouillant devant elle, elle lui dit : Ecoutez-moi, Acushla, et ne parlez plus ainsi comme si vous étiez la seule coupable sur la terre. Ne savez-vous pas que les plus forts, s'ils ne prennent garde, peuvent tomber quand nous rencontrons sur notre route la tentation ? Ecoutez-moi donc maintenant, car je vais vous dire une chose que je n'ai jamais dite encore à une créature mortelle excepté au prêtre qui m'a absoute, et à mon mari que je n'aurais jamais voulu tromper quand même cette révélation eut dû empêcher notre mariage. Vous le savez, une femme ne s'accuse jamais à une autre femme, ajouta-t-elle après une pause pendant qu'Henriette la regardait haletante d'émotion et d'étonnement ; et soyez assurée que je ne l'aurais jamais fait si je n'avais pas cru que le salut de votre âme en dépendait. Je n'ai pas toujours été ce que je suis maintenant, heureuse épouse et heureuse mère, gagnant gaiement et honnêtement le pain des enfants que Dieu m'a donnés, et j'ajouterai même au risque de passer pour orgueilleuse, honorablement connue de ceux avec qui j'ai fait affaire. Non, il n'en fut pas toujours ainsi, car avant d'avoir rencontré mon Jacques, j'étais, ajouta-t-elle en baissant la voix, j'étais ce que vous êtes maintenant, et mille fois pire encore, car je vois dans vos yeux et vos manières que les passions n'ont pas sur vous la prise qu'elles avaient sur moi, Dieu me pardonne, dans ces temps mauvais. Oui, ces temps étaient bien mauvais, continua-t-elle avec véhémence. Aussi, et ceci n'est que la stricte vérité, j'étais aussi pervertie qu'on peut l'être ; et sans les sœurs du Bon Pasteur, au lieu d'être maintenant auprès de ce bon feu, ce serait au fond de l'enfer que je serais depuis longtemps. Que le ciel leur rende le bien qu'elles m'ont fait et qu'elles font encore tous les jours aux pauvres âmes que Dieu leur envoie.

Les Sœurs du Bon Pasteur ! Qu'est-ce que cela ? demanda Henriette, distraite pour un moment des infortunes par cette confession aussi généreuse qu'inattendue. Qu'est-ce que les Sœurs du Bon Pasteur ? Il me semble que j'en ai déjà entendu parler.

Qu'est ce que c'est ? répéta Catherine. D'abord ce sont des anges, ensuite ce sont des religieuses qui vivent là-haut dans ce beau et grand couvent d'Homersmith. Elles me reçurent comme elles en reçoivent des centaines d'autres, elles m'accueillirent quand j'étais tellement plongée dans le vice et convertie de honte, que ma mère elle-même, celle qui m'avait portée dans son sein, ne m'aurait peut-être plus reconnue pour sa fille. Elles m'accueillirent avec toutes mes passions, tous mes mauvais penchants et me firent comprendre à la fin, ce que le monde semble vouloir empêcher les pauvres désespérés de comprendre ; elles me firent comprendre que malgré tout ce qui m'était arrivé, je pouvais encore devenir une femme honnête

et même respectable, si je reprenais le bon chemin. Ce bon chemin que personne ne semble connaître en dehors de leur couvent elles me l'enseignèrent, elles me l'apprirent et quand je sus bien ma leçon, quand elles crurent que je serais fidèle aux bons principes qu'elles m'avaient inculqués, elles me trouvèrent une situation auprès d'une dame qui connaissait mes antécédents et qui me prit généreusement à l'essai. J'entrai dans cette famille comme blanchisseuse et ce fut là que je fis la connaissance de Jacques et que je lui fus promise en mariage.

Mais cela se fit-il immédiatement ? Le mariage eut-il lieu de suite, demanda Henriette, trop véritablement femme pour ne pas entrer un peu, en dépit de ses propres misères dans le dédale inattendu du romanesque récit de Catherine ?

Hé bien, j'oserais dire qu'il m'aurait épousée de suite, si je l'eusse voulu ; mais j'hésitai longtemps avant de me décider à lui raconter mon histoire et je ne voulais pas qu'il m'épousât sans me connaître. Enfin après bien des hésitations et des larmes je lui avouai tout, et je vis que c'eût été aussi bien pour moi d'avoir parlé plus vite, car que croyez-vous qu'il répondit, alannah ? Il répondit, le cher mari, qu'il connaissait tout cela depuis longtemps, mais que ma bonne conduite subséquente et ma sincérité étaient pour lui une garantie que je serais désormais aussi honnête femme que si le malheur ne m'eût jamais visitée. Et il m'épousa, alannah, continua-t-elle en laissant échapper un gros soupir que lui arrachait le souvenir de ces événements. Et il n'eut jamais à s'en repentir car je compris que je serais la plus ingrate des créatures si je m'épargnais jamais en quelque chose pour le rendre heureux lui et les enfants de sa maison. Et maintenant, acushla, ajouta-t-elle en changeant de voix et de manière, mais si soudainement qu'Henriette ne put réprimer un tré-saillement, maintenant n'avais-je pas raison de vous dire que Jacques n'est pas un homme à jeter la pierre à une pauvre âme qui a eu le malheur de s'égarer ? Il vous traitera avec la même bonté que sa femme l'a été par ces anges bénis d'Hammersmith aux jours de ses grandes infortunes.

Henriette ne répondit pas de suite. Une pensée soudaine venait de jaillir dans son esprit. Ce nom de Sœurs du Bon Pasteur ne lui était pas parfaitement étranger. Elle se souvenait vaguement d'en avoir entendu parler déjà, et la pensée de vivre sous les soins de telles religieuses descendit dans son âme comme un baume consolateur. Elles s'étaient dévouées, pensait-elle, à la conversion des pécheurs, donc elles ne railleraient pas son malheur et sous leur protection elle n'aurait pas à craindre les reproches amers et les mordants sarcasmes qu'elle avait à redouter jusque sous le toit de son père. En se voyant ainsi à l'abri des regards moqueurs de la foule comme une vision indécise non pas précisément de bonheur mais de tranquillité et de paix, se leva devant son âme. Aussi sans répondre aux avances de Catherine relativement à son mari, elle demanda carrément :